

۲۵۱

Frantz Kafka (Biographie)

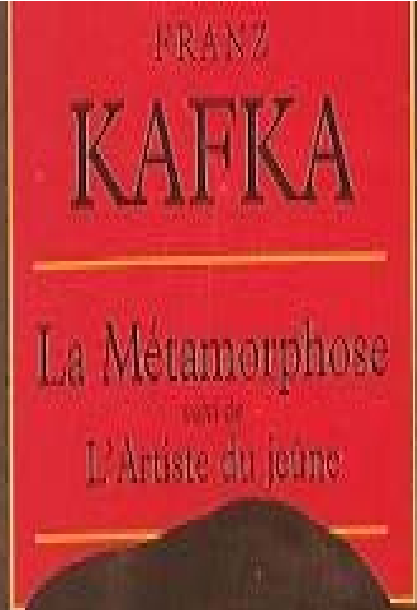
« C'est l'homme, et non pas le dieu, qui tient dans la maîtrise de Kafka. Il y insiste minutieusement dans le langage et le style de ses romans. L'humour fait sauter les ressorts de son esprit et il écrit en lettres-belles des formules éblouissantes. De façon inattendue, c'est toujours lui qui nous fait parler de Kafka »

« L'humour, on s'en rend très absent d'aucune de ses œuvres qu'il se soit de la nouvelle *L'Artiste du jeûne* dont il corrigea les épreuves la veille de sa mort, en 1924, ou de la *La Métamorphose* que nous lisons encore quand il en faisons lecture à ses amis »

« L'histoire de Gregor Samsone transformé, un beau matin, à son réveil en un gigantesque insecte (un *caniche* proclama Nabokov, traduit de Kafka, sans le savoir, à Berlin), reste, à cet égard, une des meilleures introductions - la plus éblouissante "kafkaïenne" -, à l'œuvre de l'auteur du Poème

Traduit de l'allemand par Jean Torrent

© 1996, Bookking International, Paris





FRANZ KAFKA (1883-1924)

Il n'est pas de situation qui ne soit devenue *kafkaïenne*. Si une mayonnaise rste, c'est la faute de Kafka.

ALEXANDRE VIALLATTE

le premier traducteur de Kafka,
dans le *Figaro Littéraire* en 1955.

xalvat.com

Franz Kafka est né, le 3 juillet, à Prague. *Kavka*, en tchèque, signifie choucas et l'oiseau servira d'emblème à l'entreprise de son père, Hermann Kafka, qui s'occupe de mode — il est négociant en « nouveautés », bien que la famille Kafka, originaire de Bohême du sud, soit de langue et de culture allemande, « portée sur les affaires, la vic, la conquête ». Tout au contraire par sa mère, les Löwy, Kafka descendait de célèbres rabbins et d'intellectuels.

Bien qu'étant l'aîné de cinq enfants (deux frères qui meurent en bas âge et trois sœurs), son enfance est très solitaire avec une mère occupée avant tout à seconder son père dans son commerce et des domestiques (ils sont bon marché) indifférents. Son père semble bien ne

pas avoir usurpé le terme de despote dont l'affubla son fils pour le décrire.

Il finit le lycée allemand de la Vieille-Ville à Prague, entre à l'Université allemande de la ville où il fait un passage éclair en chimie avant de s'inscrire en droit, « ... les études de droit allaient de soi ». Durant toutes ces années, il a pour ami Oskar Pollak à qui il écrit beaucoup pour lui faire part de ses essais littéraires.

En 1902-1903, il fait la connaissance de Max Brod, un étudiant passionné de littérature, qui restera son ami fidèle et dévoué jusqu'à par-delà la mort. Max Brod qui décrit l'étudiant Kafka « ... hardi de sa personne, bon cavalier, bon nageur, bon rameur ».

Kafka fait connaissance d'une jeune fille, en 1905, qui sera l'une des rares personnes avec qui il aura le sentiment d'être intime. En 1906, il fait un stage de rédacteur chez l'avocat Richard Löwy et devient docteur en droit. Il doit aussi accomplir des stages obligatoires dans des tribunaux. En 1907, il entre à la compagnie d'assurances « *Assicurazioni Generali* » qu'il quitte l'année suivante pour la « *Arbeiter-Unfall-versicherungs-Anstalt* », une compagnie d'assurances ouvrières contre les accidents, un organisme semi-public qui va lui permettre de voir de près le fonctionnement d'une grande machine bureaucratique. Il s'épuise à mener de front sa vie professionnelle (il rédigera un rapport très sérieux sur les avantages, touchant à la sécurité des ouvriers s'occupant de machines, des arbres cylindriques sur les arbres



carrés) et sa vie d'écrivain, en étant obligé de travailler surtout la nuit.

En 1909, des parties de *Description d'un combat* sont publiées dans la revue *Hypérion* et il fait passer un article sur un meeting d'aviation (une de ses passions) dans *Bohemia*. En 1910, il est à Paris avec Max Brod et, en 1911, il commence ce qui deviendra *Le Verdict*.

A Prague qui se trouve au carrefour de trois cultures — slave, allemande et juive, comme le souligne Max Brod qui parle d'une « école de Prague » avec Rilke, Werfel, etc. —, Kafka fréquente les cabarets, les music-hall, les cafés littéraires tout en menant une vie saine et ascétique — ni fumée ni alcool. Il est devenu strictement végétarien et séjourne durant ses vacances dans des camps naturistes. Il est attiré un temps par l'anthroposophie (auparavant il s'était entiché pour beaucoup plus longtemps des théoriciens anarchistes) et va voir Steiner qui exerce une influence énorme sur beaucoup d'écrivains et d'artistes de son époque (l'écrivain russe André Biély par exemple).

Au café Savoy il se lie avec les acteurs de la troupe juive d'Isaac Löwy qui vient de Russie et dont il devient l'ami. Kafka retrouve ses racines juives qu'il estime occultées par le vernis de la culture allemande. Il lit les livres conseillés par son nouvel ami sur l'histoire du judaïsme, la littérature judéo-allemande.

Cette même année il rencontre Felice Bauer, « la Berlinoise » comme l'appelle les amis de Kafka. Il reprend *le Verdict* qu'il rédige en une



naît. En 1912, alors qu'il doit s'occuper d'une usine qui appartient au mari de sa sœur aînée, il écrit *La Métamorphose*.

Contemplation paraît en 1913 en janvier chez Rowohlt et, en février, il corrige les épreuves du *Verdict*. Il continue son travail de bureau et fait des travaux de jardinage l'après-midi.

Il voyage et séjourne à Vienne et Venise. A Riva, il est au sanatorium Hartungen pour hyponcondrie et y fait la connaissance d'une jeune fille suisse.

Une amie de Felice Bauer, vient à Prague comme émissaire pour mettre au point le détail de ses fiançailles. C'est Grete Bloch dont on découvrira plus tard qu'elle a eu un enfant de Kafka (mort à l'âge de sept ans) et qui sera tuée, en 1944, en Italie où elle s'était réfugiée, par les Allemands. En 1914, le sionisme militant de Max Brod semble indisposer quelque peu Kafka. Il part à Berlin où il finit par se fiancer avec Felice avant de rompre à nouveau avec elle dès juillet.

La période de la guerre qui commence est une intense période créatrice avec l'écriture du *Procès*, du *Chauffeur* (le début de *l'Amérique*), du *Maître d'École*, du *Substitut*. *La Métamorphose* est publiée, en 1915, et cette même année il renoue avec Felice pour arriver au compromis suivant : mariage et vie à Berlin, chacun de son côté, pour que Kafka puisse écrire. Ils renouvellent leurs fiançailles.

En août, première hémoptysie. On diagnos-



tiqne une affection pulmonaire dont l'origine pourrait être tuberculeuse. » Mes poumons ont compté derrière mon dos avec ma tête ». Il refuse de partir en sanatorium et va chez sa sœur à la campagne à Zürau, cette campagne qu'on retrouvera dans le *Château*. Rupture définitive avec Felice qui se marie de son côté. Publication du recueil *Le Médecin de campagne* en 1919. Il reprend son travail de bureau, fait du jardinage, apprend l'hébreu, avec Georg Langer, l'auteur de *l'Érotique de la Kabbale*.

Toujours en 1919, parution de la *Lettre au Père* (qui ne lira jamais le livre grâce à sa mère... « Kafka avait un *Œdipe trop gros* », devaient dire F. Guatraci et G. Deleuze) et de la *Colonie pénitentiaire*.

En 1920, il se lie avec Milena Jesenska-Pollak qui va traduire en tchèque *Contemplation* et *le Chauffeur*. Le mode de relations instauré peu à peu par Milena devient passablement tyrannique s'il faut en croire le *Journal* de Kafka. Ainsi il est sommé de rompre ses fiançailles avec une jeune fille qu'il doit épouser alors qu'elle-même refuse de quitter Vienne et son mari. Milena dont la destinée sera tragique — elle sera arrêtée et mourra dans un camp où elle s'était retrouvée avec Margerete Huber-Neumann livrée par l'Urss aux nazis lors du pacte germano-soviétique — sera immortalisée par les *Lettres à Milena*.

En 1921, Kafka part se soigner dans un sanatorium de Tatra où il se lie d'amitié avec Robert



Klopstock, un étudiant en médecine, qui l'assista dans son agonie.

Il commence, en 1921, *le Château*. En 1922, il est libéré de son travail dans la compagnie d'assurance, il part sur la Baltique et bientôt, en 1923, il vit un grand amour avec Dora Dymant pour qui il déménage à Berlin et renoue avec les Juifs de l'Est découverts grâce à I. Löwy. Il écrit intensément et reprend ses études d'hébreu. Il rêve de partir avec Dora en Palestine où ils gagneraient leur vie, lui comme garçon de café et elle comme cuisinière. Mais son état de santé s'aggrave à tel point que son oncle vient le soigner à Berlin.

Max Brod le ramène à Prague, en 1924. Il a une laryngite tuberculeuse dont il est soigné dans la clinique du docteur Hajek, un odieux personnage qui raconte qu'un certain Werfel lui a demandé « de faire quelque chose pour un certain Kafka ; Kafka, je sais qui c'est, c'est le lit n° 12. Mais c'est qui ce Werfel ? » De là il est transporté au sanatorium de Kierling où ses douleurs au larynx l'empêchent de boire, de manger et pratiquement de parler. Il communique en écrivant sur des bouts de papier et réussit néanmoins à corriger les épreuves d'un recueil de récits qui portait le titre de l'une des dernières nouvelles écrites par lui : *Un artiste du jeûne*.

Avec Dora, Klopstock le veille jusqu'au bout. Il s'éteint le 3 juin 1924. L'enterrement a lieu le 11 juin dans le vieux cimetière juif de Prague.

Ses trois sœurs mourront assassinées dans

des camps nazis¹ pendant la seconde guerre mondiale.

Comme son ami Max Brod² l'a souvent souligné, les livres de Kafka publiés de son vivant (*Le Procès*, *le Château*, *Amérique*, *le Journal*, sont posthumes) passèrent inaperçus en dehors du cercle restreint de ses amis « qui, dès le premier jour, l'avaient admiré jusqu'au fanatisme... ». Comme aujourd'hui ses innombrables lecteurs.

xalvat.com

1. Dans le journal de Kafka en 1936: « Promenade à Auschwitz, proche de Marienbad. Des terrasses avec des cerises. Recherche de champignons ».

2. A l'époque on disait de Kafka un parfait inconnu, qu'il faisait partie de l'entourage du célèbre écrivain Max Brod. Ce dernier, qui n'a pas hésité à censurer dans le *Journal* tout ce qui concernait la sexualité de son ami, n'a heureusement pas exécuté ses dernières volontés qui étaient de détruire la totalité de ses manuscrits.

UN ARTISTE DU JEÛNE

xalvat.com

Au cours des dernières décennies, l'intérêt pour les jeûneurs professionnels a nettement diminué. Alors qu'il était autrefois fort avantageux d'organiser pour eux-mêmes de grands spectacles de ce genre, cela est aujourd'hui tout à fait impossible. C'étaient d'autres temps. A cette époque, la ville entière se préoccupait du jeûneur; de jour de jeûne en jour de jeûne, l'assistance grandissait; tout le monde voulait au moins une fois par jour voir le jeûneur; les derniers jours, il y avait des abonnés qui restaient assis du matin au soir devant la petite cage; des visites avaient même lieu la nuit, à la lueur des torches pour qu'elles aient plus d'effet; quand la journée était belle, on portait la cage à l'extérieur, et c'était alors surtout aux enfants qu'on montrait l'artiste; tandis qu'il n'était souvent pour les adultes qu'un divertissement auquel ils assistaient parce qu'il était à la mode, les enfants regardaient avec stupeur, bouche bée et se tenant par la main pour plus de sûreté, cet homme pâle, en tricot noir, les



côtes saillant fortement, qui dédaignait même de s'asseoir sur une chaise à laquelle il préférerait la litière, tantôt hâchant la tête poliment, répondant aux questions avec un sourire contraint, tendant même son bras entre les barreaux pour que l'on en apprécîât la maigreur, tantôt au contraire s'abîmant à nouveau totalement en lui-même, ne se s'inquiétant plus de personne, pas même de la sonnerie, si importante pour lui, de la pendule, le seul mobilier de sa cage, mais se contentant de regarder fixement devant lui, les yeux presque clos, portant de temps à autre un minuscule verre d'eau à ses lèvres pour les humecter.

En plus des spectateurs d'occasion, il y avait aussi là des surveillants permanents, choisis parmi le public, chose curieuse, c'étaient généralement des bouchers, qui, toujours par trois, avaient mission d'observer jour et nuit le jeûneur, afin qu'il ne prit surtout pas quelque nourriture en cachette. Mais c'était pure formalité, instituée pour rassurer les foules, car les initiés savaient bien que jamais pendant le jeûne, pour rien au monde et pas même sous la contrainte, le jeûneur n'aurait touché à la moindre nourriture; l'honneur de son art le lui interdisait. Certes, tous les surveillants ne pouvaient pas concevoir cela, il se trouvait parfois des équipes de nuit qui exerçaient leur surveillance avec beaucoup de relâchement, s'installaient à dessein dans un coin éloigné et s'y absorbaient dans une partie de cartes, avec l'intention manifeste de permettre au jeûneur



de se restaurer un peu, ce qu'il pourrait faire, pensaient-ils, en puisant dans quelque réserve secrète. Rien ne tourmentait plus le jeûneur que les surveillants de cette espèce; ils l'attristaient; ils lui rendaient le jeûne affreusement pénible; parfois, il surmontait sa faiblesse et se mettait à chanter pendant leurs veilles, tant qu'il pouvait, pour montrer à ces gens combien ils le soupçonnaient injustement. Mais cela ne servait guère; ils ne faisaient alors que s'étonner de son habileté à manger tout en chantant. Il préférait de loin les surveillants qui s'asseyaient tout contre les barreaux, ne se contentaient pas du morne éclairage qui régnait la nuit dans la salle, mais braquaient sur lui la torche électrique que l'impresario mettait à leur disposition. La lumière crue ne le gênait aucunement, de toute façon il ne pouvait pas dormir, et il pouvait toujours somnoler un peu, quels que fussent l'éclairage et l'heure, même quand la salle était comble et bruyante. Il était tout disposé, avec de tels surveillants, à passer la nuit entière sans dormir; il était prêt à plaisanter avec eux, à leur raconter des anecdotes sur son existence itinérante, à écouter leurs histoires en retour, tout cela à seule fin de les tenir éveillés, de pouvoir leur montrer à tout instant qu'il n'avait rien qui se mangeât dans sa cage et qu'il jeûnait comme aucun d'eux n'aurait pu le faire. Mais c'est quand venait le matin qu'il était le plus heureux, lorsqu'on leur apportait à ses frais un petit déjeuner surabondant sur lequel ils se jetaient avec l'appétit.



d'hommes bien portants qui ont péniblement veillé toute une nuit. Certes, il se trouvait même des gens pour voir dans ce petit déjeuner une façon indue d'influencer les surveillants, mais c'était tout de même aller trop loin, et lorsqu'on leur demandait si, pour le pur amour de la chose, ils étaient eux-mêmes disposés à se charger de la garde de nuit en renonçant au petit-déjeuner, ils s'esquivaient, sans toutefois revenir sur leurs insinuations.

Au reste, il s'agissait déjà là de ces suspicions indissociables, en somme, de toute grève de la faim. Personne n'était en effet en mesure de passer tous ces jours et ces nuits à surveiller sans interruption le jeûneur, personne ne pouvait donc savoir en son âme et conscience si le jeûne avait été réellement conduit sans interruption ni entorse; seul le jeûneur pouvait le savoir, lui seul aussi par conséquent pouvait être le spectateur parfaitement satisfait de son propre jeûne. Mais pour une autre raison, jamais le jeûneur n'était satisfait; peut-être n'était-ce nullement le jeûne qui l'avait fait maigrir au point que bien des gens devaient à regret renoncer à venir aux représentations parce qu'ils ne supportaient plus de le voir, peut-être n'avait-il au contraire tant maigri que d'être insatisfait de lui-même. Il était en effet le seul à savoir combien il était facile de jeûner, nul autre que lui ne le savait, même parmi les initiés. C'était la chose au monde la plus aisée. Il n'en faisait d'ailleurs pas mystère, mais on ne le croyait pas, dans le meilleur des cas on pen-



sait qu'il était modeste, plus généralement on le disait assoiffé de publicité, on voyait même en lui un imposteur à qui le jeûne était sans doute facile parce qu'il s'entendait à se le rendre tel et qui avait en outre le front de l'avouer à demi. C'est tout cela qu'il lui fallait prendre sur soi, il s'y était d'ailleurs habitué au fil des ans, mais cette insatisfaction ne cessait de le ronger intérieurement, et jamais encore, au terme d'aucune période de jeûne — on devait lui rendre cette justice —, il n'avait quitté sa cage volontairement. L'impresario avait fixé à quarante jours la limite du jeûne, il ne permettait jamais qu'il se poursuivît au-delà, même dans les métropoles, et pour une bonne raison. L'expérience montrait que, en en faisant progressivement la réclame, on pouvait aiguillonner toujours davantage l'intérêt d'une ville pendant quarante jours environ, mais qu'ensuite le public ne répondait plus, il fallait constater une baisse considérable de la fréquentation; il existait naturellement sur ce chapitre des petites différences en fonction des villes et des pays, mais on regardait comme une règle la durée maximale de quarante jours. Le quarantième jour, on ouvrait donc la porte de la cage entourée des guirlandes de fleurs, un public enthousiaste emplissait l'amphithéâtre, une musique militaire jouait, deux médecins pénétraient dans la cage pour faire sur le jeûneur les mensurations nécessaires, les résultats en étaient proclamés à la salle par haut-parleur, et finalement deux jeunes dames arrivaient, tout heu-

reuses d'avoir été désignées par le sort pour aider le jeûneur à sortir de sa cage et à descendre quelques marches jusqu'à une toute petite table où était servi un repas diététique composé avec soin. Et, à ce moment-là, le jeûneur se rebiffait toujours. Sans doute abandonnait-il encore volontiers ses bras osseux aux mains secourables que lui tendaient les dames penchées sur lui, mais il ne voulait pas se lever. Pourquoi s'arrêter justement là, après quarante jours ? Il aurait pu tenir encore longtemps, un temps illimité ; pourquoi s'arrêter maintenant, quand il était au plus beau de son jeûne, quand il n'y était peut-être même pas encore arrivé ? Pourquoi voulait-on le soustraire à la gloire de poursuivre son jeûne, de devenir non seulement le plus grand jeûneur de tous les temps, ce qu'il était probablement déjà, mais encore de se surpasser jusqu'à l'inconcevable, car il ne sentait aucune limite à ses capacités ? Pourquoi cette foule qui prétendait tant l'admirer avait-elle si peu de patience pour lui ? S'il supportait de jeûner encore, pourquoi ne voulait-elle pas le supporter aussi ? Et puis il était fatigué, il était bien là, assis dans la paille, et il lui fallait maintenant se redresser de tout son long et aller manger, et la seule idée de ce repas lui donnait des nausées dont il ne réprimait péniblement les manifestations que par égard pour les dames. Et il levait son regard vers les yeux de ces dames apparemment si aimables, en réalité si cruelles, et secouait sa tête trop lourde sur son faible cou. Mais il arrivait alors ce qui



arrivait toujours. L'impresario s'avavançait et sans dire un mot — la musique empêchait de parler —, levait les bras au-dessus du jeûneur comme s'il invitait le Ciel à contempler enfin son œuvre gisant là sur la paille, ce pitoyable martyr que le jeûneur était en effet, mais dans un tout autre sens; il passait son bras autour de la taille mince du jeûneur, avec des précautions excessives, comme pour montrer combien était fragile l'objet auquel il avait affaire; puis il le remettait — non sans le secouer un peu avec discrétion, de sorte que le jeûneur ne pouvait empêcher ses jambes et son torse de balancer en tous sens — entre les mains des dames devenues entre-temps pâles comme la mort. Dès lors, le jeûneur acceptait tout; sa tête pendait sur sa poitrine, comme si elle y avait roulé et se maintenait là inexplicablement; son corps s'était creusé; par instinct de conservation, les jambes se serraient fermement l'une contre l'autre aux genoux, sans cesser toutefois de vaciller le sol comme si ce n'était pas là le sol véritable et qu'elles avaient d'abord à le chercher; et tout le poids, à vrai dire bien inliné, de son corps reposait sur l'une des dames qui, cherchant de l'aide, le souffle court — ce n'est pas ainsi qu'elle s'était représenté sa charge honorifique — commençait par étirer le cou autant qu'elle pouvait pour préserver au moins son visage du contact avec le jeûneur, puis, comme elle n'y parvenait pas et que sa compagne plus chanceuse ne lui venait pas en aide mais se contentait de porter devant elle en

tremblant la main du jeûneur, ce petit sac d'os, elle fondait en larmes sous les rires ravis de la salle et devait être remplacée par un valet tenu depuis longtemps en réserve. Venait ensuite le repas et l'impresario en faisait ingurgiter quelques miettes au jeûneur plongé dans un demi-sommeil proche de l'évanouissement, tout cela agrémenté de propos plaisants destinés à détourner l'attention de l'état dans lequel se trouvait l'artiste; suivait encore un toast porté au public et que le jeûneur avait prétendument soufflé à l'oreille de l'impresario; l'orchestre soulignait le tout d'un grand air de fanfare, on se séparait et personne n'avait droit à n'être point satisfait de ce qu'il avait vu, personne, sauf le jeûneur, lui seul toujours.

Ainsi vécut-il de nombreuses années, avec régulièrement de petites périodes de repos, dans une apparence de splendeur et les honneurs du monde, mais en étant avec tout cela d'une humeur généralement maussade qui ne laissait pas de s'assombrir encore parce que personne n'était disposé à la prendre au sérieux. Avec quoi l'aurait-on d'ailleurs réconforté? Que pouvait-il encore désirer? Et s'il se trouvait par hasard une bonne âme pour le plaindre et vouloir lui expliquer que sa tristesse venait probablement de la faim, il pouvait arriver, surtout en fin de jeûne, que le jeûneur répondît par une explosion de fureur et, à l'effroi général, se mît à secouer comme une bête les barreaux de sa cage. Mais dans ces cas-là, l'impresario avait une punition qu'il

appliquait volontiers. Il excusait le jeûneur devant le public assemblé, concédait que seule l'intolérance provoquée par la faim, et que des hommes repus avaient assurément quelque peine à concevoir, pouvait rendre pardonnable ce comportement; ce qui le conduisait de fil en aiguille à évoquer aussi, en disant qu'il fallait l'expliquer de la même façon, l'affirmation du jeûneur prétendant pouvoir jeûner encore bien plus longtemps qu'il faisait; il louait la haute aspiration, la bonne volonté et la grande abnégation que contenait assurément une telle affirmation; mais il cherchait ensuite à la réluter par un procédé assez simple, en exhibant des photographies, qu'en même temps on vendait, sur lesquelles on voyait en effet le jeûneur au quarantième jour, dans son lit, presque éteint d'épuisement. Cette manière de déformer la vérité, que le jeûneur connaissait bien mais qui le laissait chaque fois sans ressort, passait la mesure. Ce qui était la conséquence de l'interception prématurée du jeûne, on le présentait ici comme en étant la cause! Il était impossible de lutter contre cette incompréhension, contre ce monde d'incompréhension. Jusque-là, une fois encore, il s'était tenu contre la grille à écouter de bonne foi et avidement l'impresario, mais dès qu'apparaissaient les photographies, il lâchait à chaque fois les barreaux, retombait dans la paille en somnolant, et le public rassuré pouvait à nouveau s'approcher et le regarder.

Lorsque les témoins de telles scènes se les remémoraient quelques années plus tard,



souvent ils ne se comprenaient plus eux-mêmes. Car entre-temps s'était produit ce revirement déjà évoqué; il était arrivé presque soudainement; peut-être avait-il des causes plus profondes, mais qui se souciait de les découvrir? Quoi qu'il en soit, le jeûneur adulé se vit un beau jour délaissé par la foule assoiffée de plaisirs, qui préféra courir d'autres spectacles. Une fois encore, l'impresario sillonna avec lui la moitié de l'Europe pour voir si ne se retrouverait pas ici ou là l'engouement d'autrefois; peine perdue; comme par un accord tacite s'était formée partout une véritable aversion contre les spectacles de jeûne. Naturellement, cela n'avait pu en réalité se produire aussi soudainement, et l'on se souvint alors rétrospectivement de maint présage que, dans l'ivresse du succès, on n'avait pas suffisamment considéré ni combattu à l'époque, mais il était désormais trop tard pour rien entreprendre là-contre. Sans doute était-il certain que le jeûne aussi reviendrait un jour en vogue, mais pour les vivants ce n'était pas une consolation. Que devait faire maintenant le jeûneur? Celui que des milliers de gens avaient acclamé ne pouvait s'exhiber dans les baraques des petites foires et, pour changer de métier, le jeûneur était non seulement trop vieux, il était surtout trop fanatiquement adonné au jeûne. Aussi se sépara-t-il de son impresario, le compagnon d'une carrière sans égale, et se fit-il engager par un grand cirque; pour ménager sa sensibilité, il n'examina même pas les clauses du contrat.



Un grand cirque, avec son innombrable quantité d'hommes, d'animaux et d'appareils qui n'ont de cesse de se compenser et de se compléter mutuellement, peut employer n'importe qui à n'importe quel moment, même un jeûneur, sous réserve naturellement que ses exigences soient modestes, et en outre, dans ce cas particulier, ce n'était pas seulement le jeûneur lui-même qu'on engageait, mais aussi son nom autrefois illustre, et vu la nature spécifique de cet art qui n'est pas diminué par l'âge, on ne pouvait même pas dire qu'il s'agissait là d'un artiste usé, qui n'était plus au faite de son talent et entendait se réfugier dans un tranquille emploi de cirque, au contraire, le jeûneur assura qu'il jeûnait aussi bien qu'autrefois, ce qui était tout à fait vraisemblable, il prétendit même que, si on le laissait faire à son gré, et on le lui promit aussitôt, ce n'était que maintenant seulement qu'il plongerait de fait le monde dans un étonnement légitime, une affirmation qui, à vrai dire, eu égard à l'air du temps que le jeûneur oubliait facilement dans son ardeur, ne provoqua guère qu'un sourire chez les connaisseurs.

Mais au fond, le jeûneur lui-même ne perdait pas de vue la réalité des circonstances et trouva tout naturel qu'on ne les plaçât pas, lui et sa cage, au milieu de la piste comme un numéro sensationnel, mais qu'on les logeât à l'extérieur, dans un endroit fort accessible d'ailleurs, près de la ménagerie. De grandes inscriptions multicolores encadraient la cage et annonçaient ce



qu'on pouvait y voir. Lorsque, pendant les entractes, le public se pressait en direction de la ménagerie pour voir les animaux, il était presque inévitable qu'il passât devant le jeûneur et s'y arrêtât un instant, peut-être serait-on même resté plus longtemps devant lui si, dans l'étroit passage, ceux qui poussaient par-derrière, sans comprendre cet arrêt sur le chemin conduisant à la ménagerie où ils étaient impatients d'arriver, n'avaient empêché qu'on le regardât plus longtemps à loisir. Ce fut d'ailleurs pour cela que le jeûneur, tout en appelant naturellement de ses vœux ces heures de visite qui étaient le but de son existence, en tremblait aussi à l'avance. Les premiers temps, c'est à peine s'il pouvait attendre les entractes; il avait d'abord regardé avec ravissement cette foule qui s'avancait lentement vers lui, jusqu'à ce que bien vite — même l'illusion la plus obstinée et presque délibérée ne résista pas à l'épreuve des faits — il dût se convaincre que, dans leur intention surtout, ces gens n'étaient toujours, sans exception, que des visiteurs pour la ménagerie. Et ce spectacle qu'ils lui offraient de loin resta toujours le plus beau. Car aussitôt arrivés jusqu'à lui, ce n'était plus que tumulte de cris et d'invectives pleurant, entre les deux groupes qui ne cessaient de se reformer, d'une part — et ce furent les gens qui lui devinrent bientôt les plus odieux — ceux qui voulaient le regarder tout à leur aise, non parce qu'ils le comprenaient, mais par caprice et par défi, et ceux d'autre part dont l'exigence première était sou-

lement d'arriver à la ménagerie. Quand le gros de la foule était passé, venaient ensuite les retardataires, et ceux-là, que rien n'empêchait plus de stationner aussi longtemps qu'ils avaient envie, filaient cependant à grands pas, presque sans un regard, pour arriver à temps devant les bêtes. Et c'était une aubaine point trop fréquente quand un père de famille se présentait avec ses enfants, montrait du doigt le jeûneur, expliquait en détail de quoi il s'agissait, parlait des années anciennes où il avait lui-même assisté à des exhibitions de ce genre mais incomparablement plus grandioses, et que les enfants, insuffisamment préparés par l'école et la vie, restaient certes là sans comprendre — jeûneur, qu'est-ce que cela pouvait bien être pour eux? —, mais que dans l'éclat de leurs regards curieux se décelait cependant l'annonce de temps nouveaux qui viendraient et seraient plus éléments. Peut-être, se disait alors parfois le jeûneur, les choses s'amélioreraient-elles tout de même un peu si son emplacement n'était pas si proche de la ménagerie. Cela facilitait trop le choix des gens, sans compter que les effluves de la ménagerie, l'agitation des animaux durant la nuit, les pièces de viande crue qu'on apportait aux fauves en passant devant lui, leurs cris au moment des repas le blessaient et lui pesaient constamment. Mais il n'osait pas réclamer auprès de la direction; après tout, c'était bien aux animaux qu'il devait la foule de visiteurs, parmi lesquels il pouvait aussi s'en trouver ici ou là quelqu'un



qui lui fût destiné, et qui savait où on serait allé le cacher s'il entendait rappeler son existence et, du même coup, qu'il n'était, à tout prendre, qu'un obstacle sur le chemin de la ménagerie.

Un petit obstacle, à vrai dire, un obstacle qui devenait de plus en plus petit. On s'habitua à ce qu'il y avait de bizarre à prétendre de nos jours solliciter l'attention pour un jeûneur professionnel et, cette habitude prise, sa condamnation était prononcée. Il pouvait jeûner de son mieux, et c'est ce qu'il faisait, mais rien ne pouvait plus le sauver, on passait devant lui sans le voir. Allez donc expliquer à quelqu'un l'art du jeûne! S'il ne le comprend pas d'instinct, personne ne pourra le lui faire concevoir. Les belles inscriptions se salinent et deviennent illisibles, on les arracha, personne ne songea à les remplacer; le petit tableau indiquant le nombre de jours déjà jeûnés, quotidiennement mis à jour avec soin les premiers temps, n'avait plus été modifié depuis longtemps déjà, car au bout de quelques semaines le personnel s'était même lassé de ce petit travail; et ainsi le jeûneur continuait-il certes à jeûner comme il avait autrefois rêvé de le faire, et il y parvenait sans peine tout comme il l'avait prédit alors, mais personne ne comptait plus les jours, personne, pas même le jeûneur, ne savait à quelle hauteur s'élevait déjà son exploit, et son cœur était lourd. Et quand d'aventure un badaud s'arrêtait, se moquait de l'ancien chiffre et parlait d'imposture, c'était, dans ce sens, le mensonge le plus stupide que pussent inventer l'indiffé-

rence et la méchanceté foncière, car ce n'était pas le jeûneur qui abusait le monde, il travaillait honnêtement, mais c'était le monde qui le trompait en lui escroquant son salaire.

Pourtant, bien des jours passeront encore, et cela aussi eut une fin. Un jour, un régisseur remarqua la cage et demanda aux employés pourquoi on laissait là sans l'utiliser et pleine de paille pourrie cette cage qui aurait très bien pu servir ailleurs; personne n'en savait rien, jusqu'à ce que, grâce au tableau des jours, l'un d'eux se souvint du jeûneur. On remua la paille avec des perches et on y trouva le jeûneur. « Tu jeûnes toujours? », demanda le régisseur, « quand vas-tu enfin t'arrêter? » « Pardonnez-moi tous », murmura le jeûneur; seul le régisseur, qui tenait son oreille appuyée contre la grille, le comprit. « Bien sûr », dit le régisseur en portant le doigt à son front pour indiquer au personnel dans quel état se trouvait le jeûneur, « nous le pardonnons. » « J'ai toujours voulu que vous admiriez mon jeûne », dit le jeûneur. « Mais nous l'admirons », dit le régisseur avec prévenance. « Mais il ne faut pas l'admirer », dit le jeûneur. « Bon, alors nous ne l'admirons pas », dit le régisseur, « et pourquoi donc ne faut-il pas l'admirer? » « Parce que je suis obligé de jeûner, je ne peux pas faire autrement », dit le jeûneur. « Voyez-moi ça! », dit le régisseur, « pourquoi ne peux-tu pas faire autrement? » « Parce que », dit le jeûneur en soulevant un peu sa petite tête, les lèvres pointées comme pour un baiser, il parlait directe-



ment dans l'oreille du régisseur afin que rien ne se perdît, « parce que je n'ai pas pu trouver de nourriture qui me plaise. Si je l'avais trouvée, crois-moi, je n'aurais pas fait de fauces et je me serais gavé comme toi et tout le monde. » Ce furent ses derniers mots, mais dans ses yeux égarés il y avait encore la conviction ferme, quoique désormais sans fierté, qu'il continuait à jeûner.

« Maintenant rangez-moi tout ça! », dit le régisseur, et on enterra le jeûneur en même temps que la paille. Et dans la cage on mit une jeune panthère. Ce fut, même pour la sensibilité la plus émoussée, un appréciable soulagement de voir cette bête sauvage se débattre dans cette cage si longtemps déserte. Il ne lui manquait rien. La nourriture qui lui plaisait lui était apportée par les gardiens sans qu'ils y réfléchissent longtemps; même la liberté ne paraissait pas lui manquer; ce noble corps, pourvu de tout le nécessaire jusqu'à presque en excès, semblait porter la liberté en lui-même; on eût dit qu'elle était logée quelque part dans sa mâchoire; et la joie de vivre sortait de sa gueule avec une flamme si violente qu'il n'était pas facile aux spectateurs de lui tenir tête. Mais ils se dominaient, se pressaient autour de la cage et ne voulaient plus bouger d'un pouce.